

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 31

Artikel: Lo biau coté
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214876>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Nous donnons la traduction libre des paroles de cette chanson.

I

Vous, mes frères, si le sang helvétique
Coule encor dans vos veines,
Si vous avez encor le fier courage de nos héroïques
[aïeux,

Alors soyez braves sur le champ de bataille,
Soyez aux yeux de tous
Les sauveurs de la patrie.

II

Le Pouvoir Suprême nous appelle
Sur le champ de bataille
Pour rallier à temps les égarés.
C'est pourquoi vous tous des cantons allemands,
Versez votre sang pour le pays,
Car c'est là le chemin de l'honneur.

III

Celui qui ne se soumet pas à l'appel
Que Dieu adresse à chaque Suisse
Celui qui sert la patrie
Sans joie, sans audace, ni courage,
Celui qui ne fait pas sa noble tâche,
Honte, honte à lui !

IV

Le vaillant d'Erlach
Se joint à nous. Il brûle
De se mettre à la tête de nos troupes.
Nous sommes prêts à le suivre,
Soumis, fidèles et vaillants.
Aux ordres de nos braves officiers !

V

Ainsi nous marchons vers le pays de nos frères,
Tenant d'une main le rameau de la paix
Et de l'autre l'épée et les armes.
Celui qui ne trouble ni l'ordre ni la règle
Nous le protégeons ; celui qui se révolte,
Nous le passons au fil de nos épées.

VI

Quant à vous, soldats welsches
Qui êtes encore soumis,
Fidèles au gouvernement
Comptez sur notre appui ;
Mais nous voulons anéantir
Toute révolte et toute trahison.

VII

Elle reviendra bientôt, l'ère de paix et de douce
[entente,

Le calme et le bien-être
Règneront au pays.
On verra bien que notre tâche est grande,
Notre tâche qui est :
Paix, malgré l'ennemi.

VIII

Charles, duc de Bourgogne ! Va dire à ton armée
[infernale,

Qui trouva sa perte à Morat,
Puis à Saint-Jacques la sanglante,
Va-t'en lui dire qu'il est vain, le fruit des révoltes,
Et que notre union seule,
Nous a donné victoire.

On nous communique en outre les vers suivants inédits qui s'adaptent au même air.

Sous le joug plié Vaud depuis longtemps,
Voyait revenir songeur le printemps,
Il peinait, se battait les flancs.
Un jour de Davel on reprit le rêve,
Aux Jordils, à Rolle, ailleurs on élève
L'âme en préparant de beaux plans.

Mais Berne veillait. Ah, quel vilain rêve !
Vaud indépendant. Non, plutôt la mort,
Il doit subir son mauvais sort.
... Et d'Erlach reçut la mission sacrée,
De défendre l'ours avec une armée,
Vive la raison du plus fort !

... Et l'ours commandant sa belle équipée,
S'en vint pesamment chez les Lausannois
Qu'il voulait courber sous ses lois.
Encore une fois les eut sous sa patte.
Arrive le jour, — retenez la date,
Où le pauvre fut aux abois.

Or survint Laharpe, on accourt en hâte,
Fiers et frémissants on monte au Château...
C'est l'heure où tombe le rideau.
Chacun a cousu la verte écarde,
Sur la Palud, c'est le bon peuple en garde,
Il donne le suprême assaut.

Fais ta malle, enfin, bailli, prends ta harde,
Et de chez nous va de l'autre côté
Car c'est là notre volonté.
Adieu pour toujours, ô mon Excellence,
Aux ours tu pourras ordonner la danse,
Le Vaudois prend sa liberté.

Depuis ce grand jour, vivant d'espérance,
Aux tirs fédéraux nous sommes assis,
Ensemble devant trois déces.
Et l'on fait chez soi sans bruit sa pelote,
En citoyen sage, on discute, on vote,
L'égalité vaut bien son prix.

LA PARISIENNE

BISMARCK — le croirait-on ? — a rendu justice à l'élégance de la Parisienne. Dans une lettre à Mme d'Arnim, écrite en 1863, le chancelier de fer manda à sa correspondante : « Les Parisiennes ne sont pas jolies dans le sens de la beauté classique ; mais que de charme, que de grâce dans le moindre de leurs gestes ! De choses laides par elles-mêmes elles savent faire quelque chose de fort joli ; si bien que dans les crinolines où vous avez l'air d'être en cage, vous autres, elles apparaissent comme autant de reines faisant évoluer tout un navire. Là où nos petites bourgeoises, où nos dames conseillères sont parfaitement ridicules, elles vont, viennent, se meuvent comme si elles étaient nées revêtues de cette carapace. »

LA VIE MOINS CHÈRE

On lit dans la *Feuille d'avis de Lausanne* : « M. Creux, à la Bourdonnette, près Lausanne, offre à vendre de la belle graine de trèfle incarnat, soit *jarousse*, à 60 centimes la livre. De plus, de la graine de *choux navet de Moravie*. D'après son expérience, ce dernier, semé en septembre ou octobre, dans un sol médiocre, donne aussi au printemps suivant une coupe abondante d'un fourrage succulent. Cette coupe, faite au moment où la plante commence à fleurir, précède, toutes choses égales d'ailleurs, de deux semaines au moins la première coupe de trèfle ordinaire, et même de huit jours la première coupe de la luzerne. Ainsi, le sol se trouve libre et en bon état pour recevoir à temps presque toute espèce de production propre à cette saison. Il y a tout lieu de croire que cette rave n'est difficile ni pour le climat, ni pour le sol. Il faut vingt livres de graine de trèfle incarnat et cinq à six livres de graine de choux navet de Moravie, pour ensemer une pose de 40,500 pieds... »

Nous oublions de dire que les lignes ci-dessus datent exactement du 3 août 1819, donc il y a un siècle tout rond, et que nous avons remplacé les batz approximativement par des centimes.

Dans le même numéro, on offre de l'extrait d'absinthe de Neuchâtel pour 20 batz la bouteille, au café Simon, à Morges. Du très beau riz à 2 batz la livre, les sermons du pasteur Vernes, pour 8 batz, avec son portrait, etc.

Mn.

Sur la carte. — Un garde-voie va chez l'officier d'état-civil annoncer la naissance d'un enfant.

— Où est-il né cet enfant ?
— Chez moi, donc ! répond le garde-voie.
— Où ça, chez vous ?
— Sur la ligne de chemin de fer, à 20 minutes d'ici.
— Je vous demande le nom du village ?
— N'y a pas de village, et n'y a que trois maisons.
— Ça ne fait rien ; l'endroit doit avoir un nom, sapristi.

L'employé de l'état-civil va chercher la carte du district. Il suit d'un oeil attentif le tracé de la ligne de chemin de fer. Tout à coup, le doigt du fonctionnaire s'arrête à un embranchement :

— Voyons, n'est-ce pas là qu'elles sont, vos trois maisons ?

— Oui... quelque part par là...
— J'en étais sûr.

L'employé écrit alors sur le registre de l'état civil, à côté du nom de l'enfant : Né à... *Bifurcation*. — A. C.

PIPER!

UN chercheur, racontent les *Annales*, a trouvé dans un livre assez rare paru à Trévoux en 1702, les *Entretiens des Cavaliers de Paris*, une chanson attribuée au chevalier de Mailly. C'est l'éloge du tabac en fumée. Nous ne pouvons la donner *in extenso*, mais nos lecteurs goûteront ces vers badins qui sont bien dans le goût de l'époque :

... Je veux donc vivre pour fumer
Et veux fumer afin de vivre,
Puisqu'au fond c'est tout un que de vivre et fumer
Ah ! que c'est une rêverie
Baume de vie, ô cher pétun,
De n'aimer pas ton doux parfum !
Puisque tout n'est que piperie...
Piper régnait au temps jadis
Puisqu'on pipait au paradis.
Les oiseaux aiment la pipée
Le monde pipe à qui mieux mieux,
Bref, pour finir cette équipée,
Piper est le métier des hommes et des dieux !

Présentation. — Un gandin présentait dans un salon aristocratique un campagnard de ses amis.

— Madame, dit-il à la maîtresse de la maison l'honneur de vous présenter un de mes amis intimes, beaucoup moins sot qu'il n'en a l'air.

— Madame, reprit le campagnard, c'est seule différence qu'il y ait entre mon ami et moi. — A. C.

Demi-remède. — Un ivrogne tombe sur trottoir. Sa face est à tel point rubiconde qu'il croit à une apoplexie. Comme premier soin, lui fait prendre un bain de pieds.

L'ivrogne, qui revient insensiblement à réalité :

— Je vois bien le bain de pieds, dit-il, mais où c'est qu'il est le petit verre ? — A. C.

LO BIAU COTÉ

Aboun'hâora, Liaudon à Benozî l'avâi volé allâ à maître, pé la vela. Se crayâi que l'âi étâi bin pe biau et que l'étâi pas at-pénâblio que d'achomâ la terra pé Molliè-bon. On lâi travaillive houit hâore per dzo-sêlâo vo bourlâve pas lè pelion dâi get dza hâore dau matin ! On étâi bin payé ! On pouôre la musiqua pé su Montbènon âo s'mussi ! On pouâve s'atsetâ on locipède po promené dèvè lo né et la demèindze et mourgâ lè z'ami que sant restâ à la campagnâ. On arâi met onna balla vetira ein fin drappâ onna tsemise que l'arâi on faux-col asse hâi qu'on tuyau de tseménâ ; na pas adi la za de melanna et lo bayadère ! Po bin vo dere, crayâi que Losena l'étâi on paî quemet ellî de Cocagne que lo régent no desâi à l'écoûl on lâi trovâve lè z'izelette tote roustye et lâi rein fâuta que de sè lè z'accouillî avau lo m. Et pu que lâi avâi dâi balle damuzalle avoué mor frais quemet onna matenâ de sailli et on pî asse bliantz que lo bllian dâi pâi à on tricologe.

Liaudon à Benozî l'è dan zu à la vela. Tâ vaillive dein onna fabrequa. L'étâi justo pé deint la guerra. On avâi justo à medzi cein que l'étâi marquâ su lè carte et po on puche gaillâ quemet li, que l'avâi tot zu à rebouillî mor pé l'ottô, n'étâi pas traû. Adî einliou l'âi venu asse bllian que dau lacî et fliappi quemet ion que l'a medzi dau pan kâkâ granit. L'avâi dâi z'hailon que fasant pedhî : on usâ bin pé la fabrequa. N'avâi pas pî z'u l'accou d'atsetâ 'na vetira de demèindze, tot son dzeint passâve po sa peinchon. Adieu lo locipè

assebin. L'arâi bin voliu reveni vè lo père Benozzi, mâ l'avâi pouâre d'ître mourgâ et on lo lâi vayâi bin pou soveint.

Lâi avâi oquie que l'avâi tot parâi trovâ pè la velâ, l'êtâi onna boun'amie. Na pas onna galèza paisanna âo mor rodzo et âi djôte quemet dâi pomme rambou, mâ on bocon de serveinta, minâblia, granta quemet on attâ de ratî, asse minâigre qu'onna tchîvra, asse plliata qu'on lan, min de veintro, min de cein que lè fenne betant dein lau corset, on vretâbllo passi (échalas) vetu!

Onna demeindze, Liaudon et sa boun'amie l'êtant venu trovâ lo père Benozzi po la presentâ. L'êtâi lo premi iâdzo que sè vâyant et lo père l'a quasu êtâi épouâiri de vère cilia grant'êtâilla et sè grand gredon. Tot cein que l'avâi de biau l'êtâi onna brotse que l'avâi met dèso lo cou et que cotâve bin cinquanta ceintimo. L'êtâi Liaudon que la lâi avâi atsetâie de bounan. Quand sant arrevâ, lo père Benozzi l'a voliu allâ querf dâi breçî que l'avant êtâ fè avoué de la balla fâna bliantse. Ie revint âo pâilo avoué son plliat de breçî. Justameint la gaupa l'avâi la tita vèrya on bocon et plliata quemet l'ira on sè demandâve de quin côté la tita voliâve reveni po sè remettre ein pllièce. Lo père Benozzi tegrâni dan sè breçî tot eimbêtâ: lè faillâi-te passâ ice âo bin ice. Iô êtâi-te lo devant et iô lo derâi? avoué ciliau plliate on sâ jamé! Lo valet, quand vâi son père dinse su lo balan lâi fâ:

— Père, lo devant l'è dau côté de la brotse!

MARC à LOUIS.

On a du monde. — M. et Mme Y ont des amis à dîner. Toutes les places de la grande table sont occupées; on est obligé de reléguer la fillette de la maison dans une chambre voisine. Elle se récrie:

— Oh! non, maman, je ne veux pas être toute seule.

— Mais, ma chérie, on n'est jamais seul. Tu sais bien que le bon Dieu est toujours avec nous.

Non sans faire la moue, la fillette se résigne. Mais, au beau milieu du dîner, elle fait irruption dans la salle à manger:

— Maman, le bon Dieu et moi on s'ennuie.

P.

18 Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

LA MAISON DU CHAT-QUI-PELOTE

PAR
HONORÉ DE BALZAC

— Eh bien, adieu, monsieur d'Aiglemont, nous nous retrouverons au bois de Boulogne.

Ces mots furent prononcés par la sirène comme s'ils étaient le résultat d'une stipulation antérieure à l'arrivée d'Augustine; elle les accompagna d'un regard menaçant que l'officier méritait peut-être pour l'admiration qu'il témoignait en contemplant la modeste fleur qui contrastait si bien avec l'orgueilleuse duchesse. Le jeune fat s'inclina en silence, tourna sur les talons de ses bottes, et s'élança gracieusement hors du boudoir.

En ce moment, Augustine, épiait sa rivale qui semblait suivre des yeux le brillant officier, surprit dans ce regard un sentiment dont les fugitives expressions sont connues de toutes les femmes. Elle songea avec la douleur la plus profonde que sa visite allait être inutile: cette artificieuse duchesse était trop avide d'hommages pour ne pas avoir le cœur sans pitié.

— Madame, dit Augustine d'une voix entrecoupée, la démarche que je fais en ce moment auprès de vous va vous sembler bien singulière; mais le désespoir a sa folie, et doit faire tout excuser. Je m'explique trop bien pourquoi Théodore préfère votre maison à toute autre, et pourquoi votre esprit exerce tant d'empire sur lui. Hélas! je n'ai qu'à rentrer en moi-même pour en trouver des raisons plus que suffisantes. Mais j'adore mon mari, madame. Deux ans de larmes n'ont point effacé son image de mon cœur, quoique j'aie perdu le

sien. Dans ma folie, j'ai osé concevoir l'idée de lutter avec vous; et je viens à vous, vous demandant par quels moyens je puis triompher de vous-même. Oh, madame! s'écria la jeune femme en saisissant avec ardeur la main de sa rivale, qui la lui laissa prendre, je ne prierais jamais Dieu pour mon propre bonheur avec autant de ferveur que je l'implorerais pour le vôtre, si vous m'aidiez à reconquérir, je ne dirai pas l'amour, mais la tendresse de Sommervieux. Je n'ai plus d'espoir qu'en vous. Ah! dites-moi comment vous avez pu lui plaire et lui faire oublier les premiers jours de...

A ces mots, Augustine, suffoquée par des sanglots mal contenus, fut obligée de s'arrêter. Honteuse de sa faiblesse, elle cacha son visage dans un mouchoir qu'elle inonda de larmes.

— Êtes-vous donc enfant, ma chère petite belle! dit la duchesse, qui, séduite par la nouveauté de cette scène et attendrie malgré elle en recevant l'hommage que lui rendait la plus parfaite vertu qui fût peut-être à Paris, prit le mouchoir de la jeune femme et se mit à lui essuyer elle-même les yeux en la flattant par quelques monosyllabes murmurés avec une gracieuse pitié.

Après un moment de silence, la coquette, emprisonnant les jolies mains de la pauvre Augustine entre les siennes, qui avaient un rare caractère de beauté noble et de puissance, lui dit d'une voix douce et affectueuse: — Pour premier avis, je vous conseillerai de ne pas pleurer ainsi, les larmes enlaidissent. Il faut savoir prendre son parti sur les chagrins; ils rendent malade, et l'amour ne reste pas longtemps sur un lit de douleur. La mélancolie donne bien d'abord une certaine grâce qui plaît, mais elle finit par allonger les traits et flétrir la plus ravissante de toutes les figures. Ensuite, nos tyrans ont l'amour-propre de vouloir que leurs esclaves soient toujours gaies.

— Ah, madame! il ne dépend pas de moi de ne pas sentir! Comment peut-on, sans éprouver mille morts, voir terne, décolorée, indifférente, une figure qui jadis rayonnait d'amour et de joie? Ah! je ne sais pas commander à mon cœur.

— Tant pis, chère belle; mais je crois déjà savoir toute votre histoire. D'abord, imaginez-vous bien que si votre mari vous a été infidèle, je ne suis pas sa complice. Si j'ai tenu à l'avoir dans mon salon, c'est, je l'avouerai, par amour-propre: il était célèbre et n'allait nulle part. Je vous aime déjà trop pour vous dire toutes les folies qu'il a faites pour moi. Je ne vous en révélerai qu'une seule, parce qu'elle nous servira peut-être à vous le ramener et à le punir de l'audace qu'il met dans ses procédés avec moi. Il finirait par me compromettre. Je connais trop le monde, ma chère, pour vouloir me mettre à la discrétion d'un homme trop supérieur. Sachez qu'il faut se laisser faire la cour par eux, mais les épouser! c'est une faute. Nous autres femmes, nous devons admirer les hommes de génie, en jouir comme d'un spectacle, mais vivre avec eux! jamais. Fi donc! c'est vouloir prendre plaisir à regarder les machines de l'Opéra, au lieu de rester dans une loge, à y savourer ses brillantes illusions. Mais chez vous, ma pauvre enfant, le mal est arrivé, n'est-ce pas? Eh bien! il faut essayer de vous armer contre la tyrannie.

— Ah, madame! avant d'entrer ici, en vous y voyant, j'ai déjà reconnu quelques artifices que je ne soupçonnais pas.

— Eh bien, venez me voir quelquefois, et vous ne serez pas longtemps sans posséder la science de ces bagatelles, d'ailleurs assez importantes. Les choses extérieures sont, pour les sots, la moitié de la vie; et pour cela, plus d'un homme de talent se trouve un sot malgré tout son esprit. Mais je gage que vous n'avez jamais rien su refuser à Théodore.

— Le moyen, madame, de refuser quelque chose à celui qu'on aime!

— Pauvre innocente, je vous adorerais pour votre naïveté. Sachez donc que plus nous aimons, moins nous devons laisser apercevoir à un homme, surtout à un mari, l'étendue de notre passion. C'est celui qui aime le plus qui est tyrannisé, et, qui pis est, délaissé tôt ou tard. Celui qui veut régner, doit...

— Comment, madame! faudra-t-il donc dissimuler, calculer, devenir fausse, se faire un caractère artificiel et pour toujours? Oh! comment peut-on vivre ainsi? Est-ce que vous pouvez...

Elle hésita, la duchesse sourit.

— Ma chère, reprit la grande dame d'une voix grave, le bonheur conjugal a été de tout temps une spéculation, une affaire qui demande une at-

tention particulière. Si vous continuez à parler passion quand je vous parle mariage, nous ne nous entendrons bientôt plus. Ecoutez-moi, continua-t-elle en prenant le ton d'une confidence. J'ai été à même de voir quelques-uns des hommes supérieurs de notre époque. Ceux qui se sont mariés ont, à quelques exceptions près, épousé des femmes nulles. Eh bien! ces femmes-là les gouvernaient, comme l'empereur nous gouverne, et étaient, sinon aimées, du moins respectées par eux. J'aime assez les secrets, surtout ceux qui nous concernent, pour m'être amusée à chercher le mot de cette énigme. Eh bien, mon ange! ces bonnes femmes avaient le talent d'analyser le caractère de leurs maris. Sans s'épouvanter comme vous de leurs supériorités, elles avaient adroitement remarqué les qualités qui leur manquaient. Soit qu'elles possédassent ces qualités, ou qu'elles feignissent de les avoir, elles trouvaient moyen d'en faire un si grand étalage aux yeux de leurs maris qu'elles finissaient par leur imposer. Enfin, apprenez encore que ces âmes qui paraissent si grandes ont toutes un petit grain de folie que nous devons savoir exploiter. En prenant la ferme volonté de les dominer, en ne s'écartant jamais de ce but, en y rapportant toutes nos actions, nos idées, nos coquetteries, nous maîtrisons ces esprits éminemment capricieux qui, par la mobilité même de leurs pensées, nous donnent les moyens de les influencer.

— Oh ciel! s'écria la jeune femme épouvantée, voilà donc la vie. C'est un combat...

— Où il faut toujours menacer, reprit la duchesse en riant. Notre pouvoir est tout factice. Aussi ne faut-il jamais se laisser mépriser par un homme; on ne se relève d'une pareille chute que par des manœuvres odieuses. Venez, ajouta-t-elle, je vais vous donner un moyen de mettre votre mari à la chaîne.

Elle se leva, pour guider en souriant la jeune et innocente apprentie des ruses conjugales à travers le dédale de son petit palais. Elles arrivèrent toutes deux à un escalier dérobé qui communiquait aux appartements de réception. Quand la duchesse tourna le secret de la porte, elle s'arrêta, regarda Augustine avec un air inimitable de finesse et de grâce: — Tenez, le duc de Carigliano m'adore! eh bien, il n'ose pas entrer par cette porte sans ma permission. Et c'est un homme qui a l'habitude de commander à des milliers de soldats. Il sait affronter les batteries, mais devant moi! il a peur.

(A suivre.)

Un veinard. — Le syndic d'une commune voulait donner la chasse à des vagabonds.

— Faites une battue, dit-il au garde-champêtre et demandez leurs papiers à tous les étrangers que vous rencontrerez. S'il y en a, de ces papiers, qui vous paraissent suspects, arrêtez les porteurs et amenez-les moi.

A l'orée d'un bois, le garde accoste un inconnu dont la mise n'indique pas précisément un millionnaire.

— Vos papiers! fait le garde.

— Des papiers?... Je n'en ai pas.

— C'est heureux pour vous! Si vous en aviez eu et qu'ils n'aient pas été en règle, j'aurais été forcé de vous arrêter. — A. C.

Royal Biograph. — Cette semaine, le nouveau programme présente au public les trois premiers épisodes de l'« As de carreau », sensationnel drame d'aventures du Far-West, en 12 épisodes, qui seront tous présentés dans l'espace de cinq semaines. « L'As de carreau » est interprété par l'héroïque amazone américaine miss Marie Valcamp et le célèbre cow-boys Larry Peyton. Cette semaine, « La terreur silencieuse », « Le plongeon » et « Le courant souterrain », les trois premiers épisodes de l'« As de carreau ». La partie comique bénéficie de l'interprétation par le roi des comiques, Charlie Chaplin, de « Charlot s'évade! » un formidable et tout récent succès de fou rire. Actualité française et étrangères. Dimanche, matinée permanente dès 2 ½ heures de l'après-midi. Rappelons encore que le Royal Biograph offre le maximum de confort et de sécurité.

Kefol NEURALGIE
MIGRAINE
BOITE
FR: 180
TOUTES PHARMACIES

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS